

Gherasim Luca

Écrits de jeunesse

traduit du roumain par Dumitru Tsepeneag

Les poèmes roumains de Gherasim Luca sont extraits de la revue *Vie immédiate* (déc. 1933) et du volume *Un loup vu à travers une loupe* publié à Bucarest en 1945. Ils feront partie d'une anthologie de l'avant-garde littéraire roumaine que le critique Ion Pop prépare pour les Éditions Lettres nouvelles-Maurice Nadeau.

TRAGÉDIES QUI DEVRONT ARRIVER

Je suis libre

et je puis remarquer avec une particulière attention les choses qui m'entourent
mes doigts tremblants comme des peupliers et courts comme des balles
ont serré aujourd'hui avec force le cou blanc de femme
de même que les poètes anciens serraient sur leur poitrine pendant leurs
habituels accès d'amour pour la nature
les fleurs — les moutons — le champ et les étoiles
les poètes d'aujourd'hui, les poètes aux doigts tremblants comme des peupliers
et courts comme des balles
ont chacun à la maison un cou blanc de femme qui doit être assassinée
la lucidité avec laquelle nous regarderons plus tard les choses qui nous
entourent est tellement nécessaire
et leur langue violette, quel drôle de spectacle.

Maintenant puisque nous sommes libres notre promenade dans les rues
présente une importance que nous devons bien comprendre :
les femmes sont plus élégantes aujourd'hui et plus provocantes mes gentils
messieurs,
les vitrines des magasins plus chargées et plus illuminées
et nos poches d'habitude pleines de bonbons et de petits mots contiennent
des cailloux de toutes les dimensions
Avec nous sont sortis à la promenade aussi d'autres gens sur les grands
boulevards de la ville
ils ont les doigts blancs et gras comme des morceaux de lard, ils ont les doigts
dans la poche

et à côté, à part la dernière photo de la bien-aimée un mouchoir plein de
morve.

Les poètes d'aujourd'hui, les poètes aux doigts tremblants comme des
peupliers et courts comme des balles
les poètes qui ont dans tous les poches des cailloux
doivent savoir que la seule difficulté est la casse de la première vitrine
rencontrée sur les grands boulevards
car les autres vitrines se cassent toutes seules
de même qu'il suffit d'éteindre une seule étoile pour qu'ensuite les autres
s'éteignent toutes seules.

Je vous demande pardon pour cette comparaison avec l'étoile
ô poètes,
ce n'est qu'un souvenir du temps jadis
lorsque je tombais en extase devant les arbres fleuris et je m'évanouissais
à chaque lever du soleil.

Les poètes d'aujourd'hui, les poètes aux doigts tremblants comme des
peupliers et courts comme des balles
ils peuvent jeter la pierre sur ma comparaison avec l'étoile
ce sera sans doute la première vitrine que vous allez casser
les autres vitrines se cassent toutes seules.

décembre 1933

LE DÉSIR DÉSIRÉ

La montre-réveil que l'espace tend d'une main de plâtre à ce personnage obscur assis sur une pierre porte à la place des aiguilles deux phoques ivres. Sur son cadran coupé en blocs de glace, les chiffres révoltés sont solennellement marqués par des miroirs, l'heure du miroir du poudrier, l'heure du miroir d'armoire, l'heure de la glace de lavabo, l'heure de la chambre à glaces. Je me sens troublé par une vache seule dans un champ, tandis qu'une scie venue d'ailleurs la débite en tranches égales comme une voix de baryton interrompue par une soprano. Je suis troublé par ce rapport arbitraire que l'homme, avec une candeur angélique et un sens de la satisfaction rapide développé jusqu'à, établit entre ces deux vieilles puttes de la pensée humaine, l'espace et le temps. Ces deux vampires ont sucé le cerveau humain comme s'il était un citron. La bêtise, la peur et la laideur irrémédiables de ce personnage à chapeau n'ont pas besoin d'explications supplémentaires. Il suffit de le voir en train de contempler sa montre pour comprendre également la lâcheté, l'avarice et l'esclavage ; un autre personnage posté à la fenêtre du wagon sur la voie ferrée illustre l'oppression, l'orgueil, les sentiments religieux. J'aimerais être moi-même l'espace et le temps pour lui appliquer un grand coup définitif sur la fontanelle, sur ce crâne vers lequel monte lentement sa propre négation, comme une végétation de miroirs empoisonnés.

J'ai connu un homme qui rêvait aux pays éloignés, pour une nuit dans une taverne ou dans un temple il aurait donné sa vie, l'aurait changée. Un autre regrette son adolescence et suit les plis de son front comme s'ils étaient des chevaux sur lesquels il avait misé sa vie. Un autre encore, dans son lamentable désespoir, engagé dans cette sinistre course après les solutions les plus rapides, fait un enfant ou achète une place au cimetière pour y graver en lettres d'or : ici gît. Dans chaque geste, dans chaque acte, dans chaque entreprise de l'homme je lis ces mots funéraires et cyniques, son contact avec l'infini qui s'effectue par des excréments, par des actes de vente et achat (sur le mur d'un restaurant de Bucarest on peut voir une photo d'un mètre sur 60 cm ; avec l'inscription : Gheorghe Niculescu 1889-1940, fondateur de l'établissement), cet avaleur coprophage d'espace et de temps divulgue mieux notre position comique dans l'univers qu'une dizaine de manuels de philosophie.

Entre Gheorghe Niculescu, le fondateur de l'établissement, et Gheorghe Schopenhauer, fondateur d'un système philosophique, l'écart est du comique au sinistre. Dans cet écart vit la pensée humaine son innocente aventure d'où les solutions se détachent comme des pierres tombales — solutions macabres et délicieuses, une véritable anthologie d'humour noir : le piano à queue de la vérité ; la baleine rembourrée avec les chaussettes grillées de l'espace ; deux sabots et ses fers à cheval mous (les fers peuvent être fabriqués avec du yaourt, du blanc d'œuf, de la cire fondue ou tout autre maté-

riau à la consistance incertaine entre liquide et solide) posés sur les épaules d'une femme (la femme est nue, porte un masque écarlate et des longs bas rouges) et sur chaque sabot l'inscription : être ; un tambour géant oublié pendant quelques siècles sur un terrain calcaire, pour illustrer les principes ; six coupés de gala avec les cochers assassinés sur leurs sièges, pour la phénoménologie ; l'idée de liberté, fraternité et égalité construite avec des écailles (écailles de carpe pour la liberté et la fraternité, écailles de brochet pour l'égalité) et fixée sur un socle de marbre qui peut être mû d'un endroit à l'autre à l'aide des roues, pour la raison ; quelques brins d'herbe, le cœur d'un pigeon, le parfum de la mandragore et le crâne d'une hyène préparés selon n'importe quel manuel de magie et offerts sous forme de poudre à un corbeau, voilà pour la certitude ; la photo des noces d'une riche mariée avec un jeune travailleur entourés par la famille, les amis, les connaissances ainsi que par quelques personnalités comme Engels, Freud, Nietzsche, Beethoven, Colomb, Max Ernst et Gherasim Luca, exposée dans la vitrine d'un photographe, pour le concept ; deux œufs à la coque, pour la réalité ; l'image d'Épinal de Satan vu d'une manière hallucinatoire à la surface d'une assiette de soupe, pour le particulier et le général ; un couteau en train de disparaître dans le décolleté d'une femme pendant que dans le salon avoisinant on signe un traité de paix, pour la substance ; un vieux chirurgien, pour l'abstrait et le concret ; une table d'opération qui acquiert les propriétés biologiques des malades et qui se fait opérer par le même chirurgien, pour illustrer la chose en soi ; la voilette noire d'une princesse et sa bague, pour la catégorie ; les cicatrices d'un palmier peintes directement à la main jusqu'à ce qu'on arrive au même état de fatigue que lui, pour l'essence ; une tombe servie à table en guise de plat principal, pour l'éthique ; des poings crispés sur la poignée de la porte qui couvre en même temps plusieurs bien que le poing contienne des papillons et non pas un loquet, un doigt dans le nez pour la métaphysique ; pour la conscience de soi, une collection de timbres-poste où on garde soigneusement, comme son ombre, le crachat qui a servi à les coller ; pour médiat et immédiat, un ou deux chapeaux, pour le singulier, pour l'absolu, pour la logique, pour la représentation, pour la limite, pour le résultat, pour la finalité, pour la durée, deux poules qui contemplent le velours ou bien l'éclair, celui-ci sert de plan incliné à une bille qui y glisse lentement, et que peut-elle contenir sinon l'arrondi qui l'entoure ? sinon le carré qu'elle implique ? sinon les paupières, les reins, la peur, le loin ? Une fois de plus je déteste chaque mot que j'écris, l'écriture qui réduit la bille, les yeux, la main, le velours et l'éloignement par rapport au destin d'une note musicale, d'une page de philosophie, écrite à la main et notamment avec cette main de plomb si irréaliste, inexistante et fautive (ou bien authentique, ça m'est égal) dans la vitrine du magasin d'antiquités et qui commence son existence (un doigt dans le nez pour l'existence) seulement au moment où, dans ma chambre, elle rencontre la statue du chevalier médiéval qu'elle

touche d'un doigt énigmatique, parmi quelques billes noires apportées par une femme qui m'a offert, dans ce langage que seules les femmes et les pierres connaissent, son cœur rond, ses ovaires ronds, ses lèvres rondes, son amour rond (et quand je dis rond il est sous-entendu¹ que je veux dire aussi carré et brûlant et je t'aime et décembre) et quand je dis rond je voudrais² ne rien dire, ça ne m'intéresse pas³ de dire quelque chose, ni de communiquer, ni de m'exprimer, ce qui m'intéresse c'est de provoquer à l'intérieur de ce monde en lisière où je me meus entre la vie et la mort, entre l'espace et le temps, entre l'amour et la haine, tout un monde de phénomènes qui m'échappent mais qui me saisissent, qui me contiennent ainsi qu'une aura la tête métallique du somnambule ; la main de plomb, cette expression concrète, naïve, féroce de l'amour, entourée de billes amoureuses, aux pieds d'un chevalier amoureux, d'entre ses jambes une autre main tout aussi amoureuse tend une rose au paysage, quel monde de rêve et de veille déclenche-t-elle ? quel temps, quel espace, quelle vie, quelle mort s'inventent et se superposent automatiquement sur nos propres vies et morts ? Dans ce monde inhumain et anti-humain qui naît autour de moi sans que je le veuille (je n'ai fait que prononcer une formule, appuyer sur un bouton, je ne suis qu'une boule de neige dans l'avalanche des déterminants), il ne peut plus s'agir de désirs à la recherche de plaisirs, c'est une chose archi-connue, une phase depuis longtemps dépassée, ce qui intéresse ce n'est que cette course pétrifiée et chaotique des désirs après les désirs, les plaisirs étant des étapes rapides et permanentes, ils sont par rapport aux désirs ce qui pour une bille serait son poids, une course instantanée d'un désir à l'autre, un désir peut grâce à son message et à sa consistance diabolique inventer d'autres désirs, le baiser sur la bouche c'est l'inventeur de la langue, la langue renvoie au clitoris, le clitoris suggère le couteau qui lacérera la victime toujours morte et vivante comme un flux et reflux de l'amour.

-
1. Un doigt dans le nez pour « sous-entendu ».
 2. Un doigt dans le nez pour « je voudrais ».
 3. Un doigt dans le nez pour « ça ne m'intéresse pas ».